

MARC DUGAIN

ULTIME PARTIE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE, 2002. Prix Terre de France - La Vie, 2002 (Folio n° 4019).

LA MALÉDICTION D'EDGAR, 2005 (Folio n° 4417).

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE, 2007 (Folio n° 4693).

L'INSOMNIE DES ÉTOILES, 2010 (Folio n° 5387).

AVENUE DES GÉANTS, 2012. Prix des lycéennes de *Elle*, 2013 (Folio n° 5647 et Écoutez lire).

L'EMPRISE, 2014. Prix du Roman-News, 2014 (Folio n° 5925).

LES VITAMINES DU SOLEIL (nouvelle extraite du recueil *En bas, les nuages*, Folio 2 €, 2015).

QUINQUENNAT, 2015.

Aux Éditions Gallimard Loisirs

SOUSS MASSA DRÂA. L'étoile du Sud marocain (avec les photographies de Thomas Goisque), 2005.

Aux Éditions Flammarion

EN BAS, LES NUAGES, 2008 (Folio n° 5108).

Chez d'autres éditeurs

LA CHAMBRE DES OFFICIERS, Éditions J.-C. Lattès, 1998 (Pocket).

CAMPAGNE ANGLAISE, Éditions J.-C. Lattès, 2000 (Pocket).

L'HOMME NU. Le livre noir de la révolution numérique, Éditions Plon / Robert Laffont, 2016.

ULTIME PARTIE

MARC DUGAIN

ULTIME PARTIE

Trilogie de L'emprise, III

roman

nrf

GALLIMARD

Éveillé, attentif, serein, impénétrable, le sphinx semblait hors d'atteinte. Cette posture, Launay l'avait longuement étudiée chez un de ses prédécesseurs avant qu'elle ne devienne naturelle. Il s'enfermait progressivement, se verrouillait dans sa fonction présidentielle.

Harry Pecker, l'ambassadeur des États-Unis en France, lui paraissait un stéréotype de la classe dirigeante américaine, convaincue que le monde est peuplé d'enfants qui doivent à l'Amérique, seule nation authentiquement adulte, de ne pas se brûler. La civilisation américaine avait mis à mal l'esprit critique au cours des quarante dernières années. Son représentant faisait face à Launay, un homme installé au sommet d'une société aux incertitudes péremptoires.

Plutôt qu'une relation de vassalité, l'ambassadeur cherchait la connivence, que Launay, vexé d'être sous l'emprise américaine, refusait. Launay pensait. Que son interlocuteur ne connaissait rien à la France. Ce dernier, généreux donateur démocrate, s'était vu récompensé de ses largesses par une ambassade dans la ville où il avait fait son voyage de noces trente ans plus tôt.

La France passait aux États-Unis pour une nation peu fiable parce que l'argent n'y était pas l'unique moteur reconnu. Aimé, parfois très aimé, il n'y était pas adoré. Dieu non plus, d'ailleurs.

La France était réputée pour ses sursauts d'indépendance même si elle semblait parfois prompte à se soumettre. L'enregistrement des conversations des principaux dirigeants français par la NSA dont il avait lu la transcription laissait Harry Pecker circonspect. L'idéologie héritée de l'extrême gauche des années soixante-dix pesait encore sur le pouvoir, plus que sa véritable proportion dans l'opinion. L'extrême droite, sa poussée constante et son rapprochement avec la Russie, inquiétait le cousin d'outre-Atlantique. Ses positions antilibérales aussi. Launay était devenu leur premier choix dès qu'il avait émergé dans les sondages, un an plus tôt, et ils avaient décidé d'en faire leur marionnette. De leur point de vue, Launay leur appartenait. Leur connaissance précise des conditions de financement de sa campagne et des événements dramatiques qui y étaient liés suffisait à en faire, sous couvert d'alliance, l'exécuteur zélé de leurs desseins.

Harry Pecker s'inquiétait avant toute chose de l'entrée d'un fonds d'investissement émirati dans le capital de Beta Force, la première société française d'armement. Pecker fit état des relations entre cet Émirat et le terrorisme sunnite. Launay trouva le sujet inconfortable mais n'en montra rien.

— Ces gens ont posé comme condition pour l'achat de plusieurs milliards de matériel de défense leur entrée dans le capital de Beta Force. Je pouvais difficilement refuser, d'autant qu'ils restent minoritaires.

Il était délicat pour Launay d'avouer qu'il n'était pour rien dans cette transaction fomentée par Lubiak, son ministre des Finances et néanmoins ennemi intime.

— Quant à leurs rapports avec le terrorisme, on me dit qu'ils cotisent pour qu'on leur laisse la paix. D'ailleurs, vous remarquerez que la plus grosse partie du contrat que nous venons de signer concerne du matériel de surveillance.

Pecker prit l'air de celui qui se contente de la réponse qu'on vient de lui faire, puis il poursuivit :

— J'ai d'autres informations qui pourraient vous être utiles, monsieur le président.

Launay resta silencieux un temps assez long pour intriguer son interlocuteur par son manque de curiosité. Il finit par réagir :

— Dites.

— Il semblerait que Charles Volone, dont je croyais qu'il était votre allié, ait décidé de prendre la présidence de Beta Force avec l'appui des Émiratis et de votre ministre des Finances. D'ailleurs, pardon d'évoquer cet aspect un peu trivial, ils envisagent de se partager un montant conséquent de rétrocommissions.

— Comment le savez-vous ? demanda Launay d'un ton neutre.

— Il s'est tenu une réunion le week-end dernier entre les différents protagonistes. Nos écoutes ont révélé des choses intéressantes.

Launay prit le temps de la réflexion.

— Vous pourriez me fournir un peu plus de détails ?

— Certainement. Si ceux-ci peuvent vous convaincre de ne pas mener ce contrat à son terme... Les États-Unis en seraient froissés, je dois vous le dire.

— J'avais compris, mais je vais être franc avec vous. Ce contrat nous est trop précieux sur le plan industriel pour ne pas le mener à son terme. J'ajoute que leur politique d'investissement en France est très volontaire et nous ne pouvons que nous en réjouir. Vous êtes une grande nation pour laquelle j'ai beaucoup de respect, et nous avons, vous et moi, une relation particulière, mais je tiens à vous dire que je ne ferai jamais rien qui aille contre les intérêts de la France. Vous pouvez le comprendre, vous qui ne faites jamais rien contre vos intérêts économiques. Alors écoutez-moi bien, monsieur l'ambassadeur : je reconnais que vous avez sur moi des moyens de pression, mais je sais aussi que si je venais à être discrédité dans le pays par telle ou telle

affaire, vous n'auriez plus personne sur qui compter. Vous n'avez aucun intérêt à me déstabiliser, d'aucune manière. Je ne suis pas dupe sur les Émiratis. Je les surveille moi aussi comme le lait sur le feu. Faites-moi confiance. Je suis votre allié, mais je ne serai jamais votre agent, dites-le clairement à qui de droit. Ce serait de la haute trahison et je n'ambitionne pas de figurer dans l'histoire pour cela. Un dernier point : je sais que vous écoutez tout le monde, moi et mon entourage en particulier. Il s'agit là de pratiques que je désapprouve. Une nation aussi pudibonde que la vôtre devrait comprendre l'inconfort qu'il y a à se balader nu devant d'autres personnes cachées par un miroir sans tain. Personnellement, je ne prise pas cette forme d'exhibitionnisme.

Launay n'avait pas proclamé son indépendance, seulement les limites de sa dépendance, dont l'affaire Sternfall était l'unique motif.

L'entretien n'avait pas duré un quart d'heure. L'ambassadeur quitta le bureau du président, déferent et contrarié.

La nuit tombait sur Paris plus vite qu'à l'accoutumée. Elle aurait voulu se débarrasser de cette journée, elle ne s'y serait pas prise autrement.

Le départ de l'ambassadeur laissa Launay seul face à l'humiliation causée par la nouvelle du départ de Volone pour Beta Force. En abandonnant la présidence d'Arlena contre son avis, Volone le mettait en danger, et il ressentit ce brusque changement d'alliance comme un camouflet. Dans la meute dont il était supposé être le mâle alpha, on le donnait pour mourant, voilà ce que signifiait ce brutal revirement. Il en fut affecté un moment, durant lequel il sombra dans un de ces profonds accès de mélancolie qui ponctuaient son existence. Bien qu'il fût incapable d'amitié, quand un prétendu ami le lâchait, de sourdes angoisses d'abandon le paralysaient un court instant avant qu'il ne remonte à l'assaut, avec une énergie aussi considérable que la dépression qui l'avait précédée.

Terence, en journaliste d'investigation scrupuleux, avait déplié sur la table de son salon l'organigramme de ses enquêtes en cours. Une lampe en verre feuilleté, émeraude, aux contours dorés, illuminait des papiers assombris par une écriture droite et minuscule. Toutes ses recherches semblaient englouties dans une même conspiration de l'opacité. Les trois fondamentalistes exécutés entre les deux tours de la présidentielle ne l'avaient pas été par des extrémistes de droite comme on le laissait entendre, il en avait désormais la certitude, sans être capable pour autant de prouver le contraire. Il en allait de même pour Deloire, l'ancien numéro deux d'Arlena. Le responsable de sa mort accidentelle était lié aux services de renseignement intérieur, la DGSI, et son commanditaire direct était un ancien des renseignements généraux. Ensuite s'élevait un mur, qui demandait pour être percé des centaines d'heures de travail.

La piste d'Agathe Bellinville ne lui apportait pas plus de satisfaction. Elle prétendait avoir été violée par Lubiak, l'actuel ministre des Finances, à l'époque où il passait les grands concours. Un mélange d'alcool, de cocaïne et de profonde brutalité aurait provoqué le crime au crépuscule embrumé d'une fête moribonde. Il aurait ensuite, quelques années plus tard, épousé un sosie de la victime, pour nier ses méfaits dans un processus

de dissociation. Une telle histoire révélée tardivement prenait les atours d'une fiction, mais Terence savait d'expérience que l'in-vraisemblable tutoyait souvent la vérité. Même vérifiée, l'affaire remontait à plus de vingt-cinq ans et la prescription interdisait d'en remonter le fil.

Après ces divers constats, il se laissa tomber dans un fauteuil, démoralisé. Le système était peut-être sur le point de triompher.

Il se servit un verre en regardant par la fenêtre qui donnait sur le passage d'Enfer. Le soleil du matin s'invitait obliquement à travers la large verrière, unique mais substantiel puits de lumière de cet atelier d'artiste aux parois si fines que tous les bruits du voisinage le traversaient naturellement. Deux verres plus loin, il avait retrouvé sa motivation à tracer sa mère et les meurtriers de son père, un de ces rares journalistes d'investigation assassinés dans l'histoire de la presse française. À Paris, on savait les combattre, les discréditer, les décourager. Outre-mer, on manquait de patience, de manières, et la justice n'était pas aussi entêtée, raison pour laquelle on la craignait moins. Depuis sept ans qu'il travaillait sur le meurtre de son père, Terence était parvenu à en identifier le contexte, les acteurs présumés, le fonds de financement politique qui servait à couvrir des activités mafieuses. Son père avait dérangé une routine, un circuit huilé de détournement de fonds publics dans une région qui vit essentiellement de subsides et de prébendes. Les politiques nationaux qui profitaient du système en retour n'auraient pas été jusqu'au meurtre mais les politiques locaux avaient tué Rémi Absalon dans un moment d'énervement. Ce genre d'homme animé par un idéal de justice n'avait pas sa place dans ces contrées éloignées de la métropole où l'exploitation d'autrui semble le seul objectif approprié à la moite torpeur tropicale. Terence ne voulait pas se rendre à Cayenne pour se faire justice, il voulait juste humer l'air fétide de ses premières respirations, et retrouver sa mère.

Il en était là dans sa réflexion lorsqu'il reçut un signal sur un

de ses téléphones secrets. Il venait de son contact à la sécurité intérieure. Par un jeu complexe de boîtes mail anonymes, ils finirent par se donner rendez-vous dans un lieu sécurisé. Pour s'y rendre, ils s'étaient chacun tracé un parcours sans caméra de surveillance publique ou privée. Leur cheminement les conduisit trois heures plus tard sur un banc du jardin du Luxembourg. Absalon se reprochait d'utiliser cet agent de la DGSI affaibli par la nécessité de se confesser. Il s'était demandé au début si cet homme ne le manipulait pas, mais il s'était très vite rendu compte de sa sincérité. Leurs entretiens obéissaient à un rituel chrétien. L'homme s'asseyait à côté de lui comme dans un confessionnal et, tel un pénitent, il débitait d'une voix monocorde des informations stratégiques dont beaucoup relevaient de la sécurité nationale. Ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises dans un recoin de l'église Saint-Sulpice, parfois à l'heure de la messe. Un dimanche matin, ils avaient même assisté à l'intégralité de l'office ensemble. Une fois celui-ci terminé, l'agent avait conduit Terence à la sacristie où le prêtre avait, malgré l'heure matinale, sorti trois verres et une bouteille de schnaps. C'était un homme au visage exagérément large mais aux traits finement dessinés, qui ne révélait rien. Il laissa un bon moment planer le mystère avant d'avouer à Terence qu'il était un ancien du service action de la DGSE. Ses propos martelés d'une voix grave étaient appuyés par un regard d'une fixité dérangeante. Il n'avait jamais compté les morts qu'il semait au cours de ses missions, jusqu'au jour où une information erronée l'avait fait abattre la mauvaise personne. Il ne se l'était jamais pardonné. Après avoir un temps sombré dans la débauche, la drogue et l'alcool, il avait rejoint l'Église, qui l'avait sauvé de tout sauf de l'alcool, bien qu'il ne bût plus au réveil. Il était devenu le directeur de conscience de l'interlocuteur de Terence et c'était sans doute lui qui l'avait poussé à parler.

Le parc était sur le point de fermer et les familles s'ache-

minaient tranquillement vers les sorties en tirant par la main des enfants récalcitrants à retrouver l'air chargé des petites rues alentour. La pollution était à son comble ce jour-là. Terence le vit aux contours empourprés des yeux d'une petite fille pâle.

— J'ai des informations qui vous intéressent à titre personnel. Vous savez que le vieux Charda va passer la main chez Beta Force. C'est finalement Volone, le président d'Arlena, qui va lui succéder, aidé par l'entrée des Émiratis dans le capital, lesquels ont exigé sa nomination. De grandes tractations ont eu lieu dans la maison normande du prince, que nous avons réussi à sonoriser lors de sa construction. Depuis, on sait tout ce qui s'y trafique. J'ai moi-même entendu les écoutes du week-end qu'ils ont passé ensemble, le prince, Volone, Lubiak et Aroubi, le porte-valise. Objet : négociation des à-côtés du contrat de vente d'armes et de matériel de surveillance à l'Émirat. Je peux vous donner la répartition des rétrocommissions.

Ce qu'il s'empressa de faire pendant que Terence prenait des notes. Puis il poursuivit :

— Ce qui vous concerne directement, c'est que j'ai capté une conversation entre Lubiak et Volone. Lubiak, en échange de l'aide qu'il a apportée à Volone pour son accession à la présidence de Beta Force, lui a demandé, une fois en fonction, de racheter votre journal. Voilà, sous quelques semaines, votre hebdomadaire appartiendra à Beta Force.

Terence posa sa main sur le bras de l'agent.

— Je vous suis très reconnaissant de ces informations.

— Sachant ce que vous avez écrit sur Lubiak et ses relations avec les Émiratis récemment, je ne pouvais pas faire moins.

— Et pourquoi écoutez-vous le prince ?

— Ce type finance substantiellement le terrorisme islamiste et il vit une bonne partie de l'année en France. D'ailleurs, les musulmans assassinés entre les deux tours de l'élection présidentielle, comme je vous l'ai déjà dit, relevaient d'une mouvance dji-

hadiste financée par ce bonhomme. Mais comme il nous achète du matériel pour surveiller et éventuellement combattre le jour venu ces fondamentalistes, on le traite particulièrement bien ici. D'autant que, comme vous l'avez vu, tout le monde va s'engraisser sur l'opération, à l'exception du ministre de la Défense.

— Et vous croyez que la présidence pourrait...

— Oh non, Lubiak et Launay se détestent trop. Lubiak a développé une stratégie d'encercllement de Launay. Il ne lui manque que Corti, notre patron, et la pince de crabe commencera à se refermer sur le président.

— Et la DGSE ?

— Apparemment, il se dit qu'elle serait fidèle au président comme elle l'a été sous le précédent quinquennat.

L'agent de la DGSJ enleva ses lunettes, découvrant des yeux tristes et fatigués.

— Je ne crois plus à toute cette pantomime. Pour assumer ce métier, il faut vivre dans la duplicité à une altitude où l'oxygène se fait rare. J'étouffe, je n'en peux plus. Je pourrais quitter, repartir dans la police nationale, mais même là je ne pourrais pas me réadapter. L'antiterro m'intéressait parce que c'est vraiment le lieu où on peut servir à quelque chose, prévenir la mort d'innocents. Mais je me suis rendu compte que c'est plus compliqué que cela. L'assassinat des trois musulmans entre les deux tours de l'élection, ce n'est pas quelqu'un de chez nous. Je pense que c'est une agence étrangère sous protection de nos services. Peut-être la CIA. Un avertissement aux Émiratis ? Du genre : même si vous réussissez à embobiner les Français, on saura vous frapper quand il le faudra. Bon, on ne va pas s'éterniser. Je vous ai donné tout ce que j'ai. Je ne sais pas si on arrivera à se revoir, Corti sait qu'il y a à l'antiterro une taupe qui parle à un journaliste. Ils finiront forcément par me coincer et m'enlever mon habilitation.

Réveillé par un tremblement de terre, le volcan menaçait. Un risque moyen selon les spécialistes, entraînant une première évacuation et la fermeture des principales routes qui y menaient. L'impondérable. Non seulement une éruption pouvait compromettre l'opération elle-même, mais il n'était pas exclu que le trafic aérien soit bloqué comme il l'avait été une dizaine d'années plus tôt. Ce qui ouvrait sur plusieurs hypothèses. Soit l'opération était empêchée par le déplacement de la cible et il faudrait peut-être des mois pour la localiser de nouveau. Soit l'opération réussissait mais l'équipe d'intervention ne pouvait pas quitter l'île avant plusieurs semaines. Dans ce cas, celle-ci risquait fortement d'être identifiée par les Islandais ou par la CIA.

La mer s'échouait sur la côte comme si elle se jetait de fatigue sur un lit après un long voyage. De rares petites vagues ourlaient à l'approche de la plage de roches volcaniques. L'océan parfois si menaçant semblait composer de bonne grâce avec la terre et un ciel d'un bleu incontestable. Rien dans l'atmosphère ne laissait présager une explosion volcanique à une cinquantaine de kilomètres. D'ailleurs, elle était incertaine. Lorraine s'était assise sur le lichen, aspirée par la sérénité qui l'entourait même si tout le reste n'était que raisons de s'inquiéter. Une courte mais intensive

préparation de la couverture de l'opération la rendait crédible : une équipe de télévision venue tourner un documentaire sur les oiseaux d'Islande. Deux hommes et une femme, débarqués à l'aéroport de Keflavík avec un important matériel de prise de vues. L'officier de renseignement de la DGSE qui s'était présenté inopinément à Lorraine dix jours plus tôt menait le groupe, accompagné d'un spécialiste des drones, un de ces hommes qui ont trouvé le salut dans des techniques abscondes pour le commun des mortels. La cible ne se trouvait évidemment pas sur les pentes du volcan qui menaçait d'exploser, son chalet était perché sur les contreforts d'un volcan éteint à l'aplomb d'une large vallée traversée par une rivière normalement paisible. Mais l'éruption du volcan, un immense glacier, aurait pour effet immédiat de faire fondre les neiges profondes accrochées à ses pentes, noyant les vallées avoisinantes et provoquant la crue de tous les cours d'eau alentour, coupant les voies d'accès sur un périmètre considérable. Personne n'était capable de dire quand aurait lieu l'explosion, pour autant qu'elle aurait lieu. Il faudrait avant cela qu'elle soulève des kilomètres de glace et de roche. On sait que l'histoire de l'univers est celle de petites probabilités et celle des volcans ne rapporte rien d'autre que des épisodes de violence extrême, suivis de longues accalmies trompeuses.

Trois chambres avaient été louées dans un hôtel confortable non loin du théâtre des opérations. Elles ouvraient sur une nature vierge d'autant plus vertigineuse qu'aucun arbre ne s'y dressait. Deux massifs se succédaient sur l'horizon. Le premier, un glacier imposant, ne gardait qu'une collerette blanche en cette fin du mois d'août. Le second, plus proche, était un volcan anthracite. La plaine était jonchée de ses anciennes projections, des blocs de roche noire éparpillés sur des kilomètres. Cet hôtel convenait parfaitement à l'opération : assez fréquenté pour que l'équipe passe inaperçue, assez proche de la cible sans y être

collé, une dizaine de kilomètres, à la limite de la zone évacuée. En cas d'éruption, un autre problème se poserait : une rivière serpentait en contrebas de l'hôtel dans une large vallée, la fonte des neiges sur le volcan ranimé provoquerait sa crue jusqu'à inonder la route qui la suivait, alors, l'équipe n'aurait d'autre solution que de se faire dégager par hélicoptère, mettant ainsi un terme à ses velléités de discrétion.

Lorraine attendait les ordres. La confusion montait dans son esprit tourmenté. Leymeric, le chef opérationnel du commando, ne lui demandait rien d'autre que de converser avec le personnel de l'hôtel, d'alimenter leur couverture par des questions sur les oiseaux, comment les approcher, leurs habitudes, tout en donnant le sentiment d'être experte, ce qui n'était pas le plus simple. Lorraine se méfiait de Leymeric, et cela depuis le jour où il l'avait abordée près de chez elle pour la recruter. D'ailleurs, il ne s'agissait pas vraiment d'un recrutement, plutôt d'une défection de sa part. Mise à pied de la DGSI, elle n'était pas encore rayée de ses cadres. À Paris, la DGSE l'avait confinée dans une sorte de casernement à l'ombre duquel on l'avait longuement interrogée. Instinctivement, Lorraine avait compris qu'elle n'avait pas d'autre choix que de livrer toutes les informations qu'elle possédait sur Sternfall, sur le contexte de l'affaire, sur la façon dont elle avait procédé pour remonter jusqu'à lui, sur son périple en Irlande avec O'Brien. Très vite les questions se concentrèrent sur O'Brien. Lorraine comprit qu'il était connu de la DGSE et qu'ils avaient un levier sur lui. Lequel ? Leymeric et elle n'étaient pas assez intimes pour qu'il révèle comment il pourrait le retourner et lui faire dire où Sternfall était caché. Apparemment, cette étape ne prit que trois jours mais coûta cher au contribuable français.

Moins d'une semaine après avoir quitté son fils, Lorraine s'envolait pour l'Islande. Leymeric avait tout d'un militaire d'exception. Sa droiture occultait une terrifiante détermination à

MARC DUGAIN

Ultime partie

Ultime partie est le dernier volet de la *Trilogie de L'emprise*. Launay, le favori de l'élection présidentielle, va enfin accéder au pouvoir et réformer la Constitution contre l'avis de son ennemi intime Lubiak. Les deux hommes se livrent un combat à mort même s'il s'agit d'une mort symbolique. On y retrouve d'autres personnages de la série. Lorraine, l'espionne qui ne se sent pas à sa place, témoin de la disparition du syndicaliste Sternfall, qui est menacée de mort par les services secrets français et américains alors que Launay a ordonné sa disparition. Terence, le journaliste d'investigation intègre, qui prend la mesure de sa puissance et transige avec ses principes. Le récit nous entraîne dans les couloirs cachés de l'exercice du pouvoir mais aussi dans la réalité des services secrets.

Avec ce roman, Marc Dugain offre une issue fascinante à la *Trilogie de L'emprise*. Les rivalités entre les personnages atteignent ici leur paroxysme, la volonté de pouvoir des hommes politiques est montrée dans toute sa cruauté et sa vérité.

nrf



Ultime partie
Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
Ultime partie de Marc Dugain
a été réalisée le 23 février 2016 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070178117 - Numéro d'édition : 295769).
Code Sodis : N79692 - ISBN : 9782072652554.
Numéro d'édition : 295771.